

Le Galepin

- BLEU -

n°39 - 1^{er} mars 2021



Dans le jardin

n°39 - Dans le jardin

Sommaire

RÉGINE PAQUET	
LE JARDIN DE ZARA	3
JACQUELINE PAUT	
UN PIOUS-PIOUS DE TROP	6
MICHEL LALET	
FUNESTE JARDIN	8
DAVID BOWGOSSE	
MON JARDIN D'HIER	13
SYLVIE VAN PRAËT	
MARGUERITE AU JARDIN	16
ROGER WALLET	
JARDINS OUVRIERS	19
CHRISTELLE MATHIEU	
LA GOLDEN	20
RAFIK KHELLADI	
DANS MON JARDIN D'ENFANCE	22
ISABEL ASUNSOLO	
GONZESSE AU JARDIN, NUE	23

LE JARDIN DE ZARA

Pour Guilaine



ORDRE AVAIT ÉTÉ DONNÉ D'ÉRADIQUER TOUTES LES FLEURS. Ainsi fut fait. L'armée, déléguée dans chaque province du royaume, arracha, coupa, piétina, disséqua, broya, cisaila, déracina, déchiqueta: un immense carnage floral! Quand ce fut fini, si triste était le cœur de tous les habitants même celui de la plupart des soldats. Sauf celui du roi et de son épouse délivrés de leur angoisse. Leur fils unique, arrivé tard au monde après sept filles, ne mourrait pas! Déjouée la sinistre prédiction de l'astrologue de la cour qui crouissait depuis entre les quatre murs aveugles d'une prison. *Je vois, je vois votre fils périr au milieu des flammes dans un champ de fleurs incendié...*

La population parut accepter sans rébellion la disparition des fleurs. Simplement sous le manteau on commença à échanger les graines, les oignons, les bulbes rescapés. On commença à en remettre en terre dans des endroits farouchement protégés. On commença à cultiver la résistance sans violence. Et la vie reprit en apparence son cours traditionnel. Mais, au printemps, le roi et la reine virent avec effroi les cerisiers, les pommiers, les poiriers, les pruniers du jardin royal se couvrir de délicats pétales blancs ou roses, les lilas ouvrir leurs multiples yeux, les timides corolles des fleurs de fraisiers et de framboisiers se déplier sous le soleil. Au secours. Tentative de sournoise rébellion de la nature.

Ordre fut à nouveau donné de détruire tous ces nuisibles. L'armée, traînant cette fois les pieds, accomplit son devoir. Les arbres, les arbustes, les buissons portant fleurs furent saccagés, coupés, cassés, déracinés. Nul n'osa les brûler. Les habitants pleurèrent les récoltes détruites, la fin de la pollinisation, la disparition prochaine des abeilles, des papillons, des oiseaux, même des limaces dévoreuses... Et comment allait-on pouvoir vivre désormais sans les fruits?

Certains se résignèrent tout à fait sombrant dans la morosité la plus absolue. D'autres tentèrent d'échapper à la destruction de la beauté en créant. Jamais on ne vit autant de toiles de peintres représentant des champs éclatant de fleurs, de généreux bouquets, des brassées de corolles, de pétales, de tiges. Jamais on ne vit autant de motifs floraux sur la céramique des plats, des assiettes, des saladiers, des bols. Jamais on ne vit autant de roses, de marguerites, de pensées, d'anémones, de lys, de soucis, d'azalées sur l'imprimé des tissus. Indécis sur la dangerosité de cette mode florale, le roi et la reine auraient bien demandé conseil à leur astrologue mais il venait de périr de folie dans sa prison. L'ordre tomba quand la reine vit perler une goutte de sang au bout de son doigt. Elle venait de

se piquer en accrochant sur son corsage une broche de diamants en forme de brin de muguet. Les fleurs prouvaient à nouveau leur maléfice. Ordre fut donné de détruire tout objet orné d'un motif floral, si discret fût-il. Et pour contrer toute révolte, on trancha en place publique la tête de quelques récalcitrants et opposants, même parmi les gradés de l'armée.

Au milieu de cette hécatombe florale le jeune prince grandissait, inconscient du drame que sa naissance avait provoqué. Interdiction, assortie de la menace d'une mort horrible, avait été faite de divulguer à quiconque la prédiction. On se tut. Mais la résistance s'organisa, chaque jour un peu plus importante, vivace, souterraine. On apprit aux enfants à dessiner des fleurs, vite avant que le souvenir précis de chacune ne s'effaçât. On recueillit les dessins roulés comme des parchemins, que l'on glissa dans les anfractuosités des pierres des demeures. On en serra dans des boîtes de fer, côte à côte avec des œuvres de peintres reconnus. On enterra le tout sous la terre profonde. Il se créa une véritable religion autour des fleurs en la personne de la déesse Flora ressortie des limbes de l'antiquité romaine. Elle eut son culte, ses rites, ses fidèles, ses cérémonies secrètes où l'on éparpillait au sol de légers petits bouts de papiers blancs ou colorés comme autant de pétales. Et les poètes, les chansonniers ne cessèrent de célébrer la forme, la couleur, la fragrance, la beauté, la délicatesse, l'indispensable présence des fleurs dans la vie des humains et des animaux.

Le roi et la reine, seules personnes du royaume nageant dans le bonheur, persuadés d'avoir rendu caduque la prédiction, ne voyaient rien, n'entendaient rien, ne suspectaient plus rien. Cloîtrés sur leur certitude savamment entretenue par leurs proches. Or, dans le village d'Argona, tout près du château royal, flambait la plus belle et inébranlable révolution. Un jardin était né. On n'y entrait que seul ou par deux pour ne pas attirer l'attention. Niché sous la demeure de Zara, dans sa cave métamorphosée, il enflammait le cœur de chaque visiteur et visiteuse. Il n'était pas rare que des larmes de bonheur ne fussent versées, surtout par les hommes les plus rudes. Quelques visiteurs tombaient parfois à genoux en pâmoison. Le merveilleux jardin de Zara offrait au regard la flamboyance, la chatoyance, la transparence, la brillance d'un écrin de soie sauvage sur laquelle coulaient des cascades fleuries, fusaient d'imaginaires feux d'artifice floraux, sinuaient des entrelacs de branches aux délicates grappes de fleurs, chantaient des champs de pétales d'or et de feu. À Argona, on importait de la soie et on fabriquait de la dentelle depuis des siècles. Mais cette production, dédaignée par les jeunes générations, commençait à végéter avant la naissance du prince. Lors du premier massacre floral, les Argonais et Argonaises réalisèrent que la plupart des dentelles, nées sous



leurs doigts, s'ornaient de motifs floraux. D'une finesse et d'une précision étonnantes. On cacha toutes ces créations jusqu'à la nuit où la jeune Zara rêva d'un étonnant jardin de fleurs de dentelles. Dès le matin, elle mit tout en œuvre pour le réaliser avec la complicité de sa famille et des autres habitants. Sur de longs panneaux de soie rose, bleue, verte, dorée, pourpre, noire, elle cousit les motifs découpés qu'elle ré-assembla pour former des fleurs de toutes sortes dont chaque détail était lui-même une fleur.

La nouvelle de l'existence de ce jardin extraordinaire se répandit tant et si bien que le jeune prince lui-même en entendit parler. Sous l'apparence d'un modeste adolescent, il put s'y introduire. Le souffle coupé, le cœur débordant de joie, il ressentit la plus forte émotion de toute sa jeune vie. Tant de beauté pouvait donc exister. Il revint souvent et sut se faire accepter par Zara qui consentit à ce qu'il la regardât travailler. Elle pressentait que cet adolescent solitaire n'était autre que le prince et espérait qu'un jour il convaincrerait ses parents, qui l'idolâtraient, de renoncer à détruire les fleurs du royaume. Mais, dans l'avidité d'une récompense sonnante et trébuchante, le capitaine des gardes royaux révéla enfin au roi et à la reine la présence de ce jardin de tissu qui entretenait dans le cœur de leurs sujets la vivace nostalgie des fleurs. Ordre fut donné de brûler sur-le-champ ce lieu de perdition. Ce qui fut fait. Le roi lui-même conduisit ses troupes et mit le feu à la maison de Zara. Les soldats tenaient à distance et en joue toute la population du village, consternée.

Ainsi périt, dans le jardin merveilleux, yeux éblouis, le jeune prince qui n'avait pas résisté ce jour-là au désir de voir encore et encore l'œuvre de Zara. Quand le roi réalisa qu'il venait de tuer son fils, il se planta son épée dans le cœur. La reine, ayant appris la nouvelle du décès de son enfant préféré et du suicide de son époux, folle de désespoir, se jeta du haut de la plus grande tour de leur château. Quant à Zara, elle fut sauvée par la promenade quotidienne qu'elle effectuait chaque matin avant de regagner son atelier souterrain. Elle pleura longtemps la mort tragique du jeune et doux prince auquel, dès qu'elle put se remettre à l'ouvrage, elle dédia sa première toile. Les nouveaux dirigeants du pays, résistants de la première heure, l'élurent à l'unanimité ministre des Parcs et jardins et des arts. Très vite, nul pays ne put s'enorgueillir de posséder d'aussi splendides parcs dont le plus grand et le plus fleuri portait le nom du prince: Guy de Laine. Nul pays ne pouvait non plus s'enorgueillir d'accueillir d'aussi talentueux créateurs de l'art floral et de toute forme artistique.



histoire inspirée par les véritables créations de soie et dentelles de Zenga : <https://www.lesstoilesdezenga.com>

UN PIOU-PIOU DE TROP



« QU'EST-CE QUE ZE FAIS FAIRE, AMÉLIE ? »

« Fais donc des pâtés avec ton seau et ta pelle. »

« Ze vais zouer avec mon seau et ma pelle, Amélie. »

La petite Joséphine s'éloigna jusqu'au bac à sable. En ce lundi 16 avril 1900, le jardin était illuminé par un soleil chaud pour la saison. Les fleurs offraient leurs belles couleurs et les oiseaux chantaient dans les arbres. Tout ce qu'il fallait pour rendre heureux les promeneurs du Jardin des Tuileries. C'était le lendemain de l'ouverture de l'Exposition Universelle, Émile Loubet avait fait l'avant-veille un discours dithyrambique; et c'est une foule curieuse qui se pressait dans tous les coins de Paris.

Un jeune homme à l'air pimpant dans sa tenue de piou-piou vint saluer la petite bonne. Celle-ci donna un coup d'œil vers le bac à sable, vérifiant que Joséphine était toujours là, et remettant sa cape en place, sourit au militaire. Son rendez-vous était à l'heure. Tout allait bien pour elle.

Elle l'avait rencontré une semaine avant, lors de son jour de sortie. Madame avait confiance en cette jeune femme au visage affable. Elle l'avait embauchée il y avait deux ans. Ses certificats de travail et ses recommandations par sa cousine, Mademoiselle Martineau, lui donnèrent toute satisfaction, cela ne lui posa pas de problème. C'était la candidate idéale.

« Amélie, je ne t'ai pas oubliée depuis dimanche dernier. J'ai pensé à toi chaque jour. Es-tu libre dimanche prochain? J'ai un copain de chambrée qui me prête son logement, oh! Juste une mansarde sous les toits, mais c'est assez pour nous deux. »

Amélie fit d'abord la fine bouche, mais les yeux perdus dans le regard charmant de ce jeune homme, elle finit par accepter. Celui-ci embrassa les deux joues empourprées de la petite bonne, puis dans le cou, puis essaya plus, mais Amélie le repoussa: « Pas devant la petite! Attends donc dimanche, c'est bientôt là! »

Le piou-piou, déçu, mais plein d'espoir, dit quelques mots à l'oreille de la petite bonne qui se mit à rire. Le jardin ensoleillé, les feuillages qui tremblaient sous le vent, le militaire amoureux, Amélie était au paradis. Ce dernier réajusta son costume et fit un signe de la main à Joséphine, qui arrêta de jouer dans le sable et s'approcha de sa nounou.

« Qui c'est? Ze l'ai jamais vu. »

« C'est mon frère Paul. Il fait son service militaire et il est venu me faire un petit coucou entre deux permissions. »

« Ah bon! C'est ton frère? Tu lui ressembles pas. Mon frère et moi, on se ressemble. Oh! Voici maman! »

Amélie tourna la tête et vit Madame qui marchait vers eux, sa robe longue en organdi balayant le sol poussiéreux. Sa tenue présumait d'un après-midi chez des amis haut placés, après-midi dont raffolait Madame pour sa réputation de femme de colonel.

« Je passais par là, Amélie; je sais que vous venez chaque jour au Jardin des Tuileries. La voiture ayant eu un problème de démarrage, j'ai donné congé au chauffeur et je reviens à pied. Joséphine va bien? Et vous, je vois que vous avez de la visite. »

« C'est son frère, Maman. Il lui a fait la bise, maman. Comme l'autre zour, le Monsieur qui livrait les journaux. Amélie m'a dit que c'était son cousin Alphonse. Et puis avant, c'était un vieux Monsieur, avec une barbisse et une canne. Et Amélie m'a dit que c'était son tonton. »

« Amélie! Qu'est-ce c'est que toutes ces histoires? Vous profitez d'être au Jardin pour recevoir tous vos rendez-vous? Et devant Joséphine, encore! Moi qui avais entièrement confiance en vous! Allez donc avec tous vos Messieurs, mais vous ne faites plus partie de la maison. Je vous licencie, Amélie! »

Le Jardin des Tuileries devint étrangement sombre, sombre comme le visage de la bonne. Ils partirent tous les deux, chacun de leur côté, dans une dispute mémorable où le piou-piou sermonnait lui aussi la petite employée.



« C'est quoi, ze vous licencie, Maman? »

« Juste une formalité, Joséphine, juste une formalité! »

« Une forme alitée, Maman? Elle va dormir, la petite bonne? »

« Oui c'est ça, elle va se coucher, [et en elle-même, doucement] elle couche beaucoup, en ce moment... »

L'enfant partit, tenant bien serrée la main de sa mère, sautillant et chantonnant :

« La p'tite bonne, elle couce!, la p'tite bonne, elle couce! »

Et la mère, toute à ses pensées, ne prit pas la peine de la faire taire.



FUNESTE JARDIN

OÙ LE MAUVAIS JARDINIER EST UN ASSASSIN EN HERBE, MAIS PAS SEULEMENT !



LE JARDIN DE NÉNESSE ET SUZANNE MESURAIT EXACTEMENT 132M². À l'échelle humaine ce lopin de terre entourant leur maison était minuscule, par contre sur une hauteur de vingt centimètres et pour chaque mètre carré, nous formions une population d'environ un millier d'espèces d'invertébrés, d'environ cinq cents espèces d'acariens de toutes formes et de toutes tailles. Nous vivions en compagnie d'à peu près dix mille espèces de champignons et de plus de huit cent mille espèces de bactéries. Dans les 0,2 mètres cubes de ce qui avait été une belle et bonne terre, certaines espèces très développées pouvaient se compter en milliards d'individus. D'autres, moins chanceuses comme les arthropodes, ne comptaient que quelques centaines de milliers d'individus par espèce, mais leur taille compensait leur faible nombre. Nous étions tous reliés par le système nerveux très dense du mycélium des champignons à côté duquel l'internet de surface fait pâle figure. Imaginez plutôt : dans une seule cuiller à café, il y a déjà deux cents mètres de mycélium, alors allez-y pour calculer la longueur de câblage dans un mètre carré et sur vingt centimètres d'épaisseur ! C'est beaucoup, beaucoup, beaucoup de cuillers à café et, à coup sûr, un peu plus de cinq millions de kilomètres de tuyauterie pour un jardin de cette taille ! Pas la peine de vérifier, j'ai fait le calcul pour vous. Alors, si l'on a besoin de se parler d'un bout à l'autre, il n'y a rien de plus facile. Tout est parfaitement câblé, quadrillé, organisé, efficace !

Depuis qu'il était à la retraite, Nénesse prétendait faire du jardinage. Une vaste blague ! Sa conception du jardinage se bornait à gratter le sol comme un forçat et à pulvériser des quantités invraisemblables d'engrais, d'insecticides, de pesticides, de taupicides, de tue-limaces et de dés herbants sélectifs. Au début, ça nous a plutôt fait marrer. Tous ces produits à avaler, digérer, transformer et annihiler... ça nous donnait de l'ouvrage. Recracher toutes ces saloperies pour en faire du bel azote, du joli phosphore, des éléments qui finissent par nourrir correctement les plantes était un défi et un plaisir. Nénesse croyait qu'il avait de beaux radis grâce à ses produits. Il s'en réjouissait et parvint assez vite à la conclusion qu'il pouvait multiplier les doses pour avoir des légumes plus beaux encore. Il ne savait pas que si ses radis poussaient généreusement, c'est que nous étions quinze milliards sous la surface à déployer des efforts considérables pour qu'ils disposent de beaux et bons éléments nutritifs. Dans le même temps plusieurs centaines de milliards d'autres individus, encore plus minuscules, se gavaient avec délices des brouets



pourtant délétères déversés quotidiennement par notre homme. Nous détruisions et transformions ce qui pouvait l'être tout en produisant sans relâche ce qui était bon pour les légumes et pour nous. Sans cesse. À chaque seconde du jour et de la nuit.



Mais Nénesse n'entendait pas s'en tenir à des à-peu-près.

Enthousiasmé par des résultats prometteurs quant à la taille hors norme de ses carottes et de ses poireaux – il avait eu l'honneur de participer au dernier concours du Comice Agricole, ce qui avait développé chez lui une fierté naïve et tenace – il céda à la séduction des fabricants de potions chimiques de toute espèce dès lors qu'elles portaient la promesse d'obtenir des légumes plus extraordinaires encore. Ainsi, il se mit à déployer une énergie grandiose (et à dépenser la plus grosse part de l'argent de sa pension) pour tester tout ce qui arrivait sur le marché, tout ce qui était nouveau, tout ce qui était présenté comme plus efficace que ce qui était efficace la veille! Ah, ça! L'efficacité selon Nénesse...

On a beau être joueurs et aimer les défis impossibles à relever, vint un moment où certains d'entre nous se sont sérieusement inquiétés. Il faut dire que les méfaits de Nénesse avaient provoqué une vraie hécatombe du côté des nématodes, des collemboles et même des acariens. Une colère diffuse enfla au fil des épandages et bientôt, tous furent dans un état d'exaspération tout à fait inhabituel chez des peuples d'ordinaire pacifistes...

Une exaspération qui vira bientôt à la fureur. Le point de départ fut en réalité donné par les Ingénieurs: vers de terre, termites, fourmis et tous ceux qui renouvellent en permanence la structure du sol, qui bâtissent des zones habitables pour les autres espèces, qui régulent la distribution des ressources organiques et gèrent la circulation et le transfert de l'eau. Les victimes dans leurs rangs ne se comptaient plus! Si certains d'entre



nous ont des capacités quasi illimitées pour se reproduire et se multiplier, il faut bien reconnaître que les Ingénieurs pèchent un peu de ce côté-là. Il leur faut parfois une saison entière pour renouveler leurs populations. Dès lors, les interventions de Nénesse représentaient une menace réellement vitale pour eux.



Les Régulateurs, dont ma famille fait partie, témoignèrent de leur soutien immédiat aux Ingénieurs. Nématodes, collemboles et acariens furent ainsi les premiers à se ranger à leurs côtés. Je l'ai dit, dans nos groupes aussi l'hécatombe allait bon train

et nous en venions progressivement à dépenser davantage d'énergie pour assurer notre descendance qu'à faire le boulot de régulation consistant à limiter les proliférations de toutes les bactéries déviantes et de tous les pathogènes que l'on trouve communément dans les sols dont beaucoup d'entre nous sont friands.

Nous fûmes suivis un peu plus tard par les Chimistes, autrement dit les bactéries et les champignons microscopiques qui gèrent la décomposition des matières organiques. Ils se rangèrent à nos côtés avec un peu de retard, car beaucoup d'entre eux se nourrissent des polluants organiques comme les hydrocarbures ou les pesticides. La plupart avaient commencé à devenir légèrement accros à ces diverses substances. Ils s'étaient un peu trop bien accommodés de ce que Nénesse leur offrait et ils craignaient les incertitudes d'une nouvelle reconversion si Nénesse cessait de les alimenter avec ses bidons emplis de cochonneries, ses granules chargés de saletés et ses paillettes bourrées de saloperies... L'accoutumance est un terrible fléau!

Sans les Chimistes nous n'aurions sans doute rien pu faire. Il était essentiel qu'ils s'y mettent. Tout d'abord parce qu'ils sont des milliards d'individus dans chaque poignée de terre, mais aussi parce qu'ils ont un pouvoir de dissuasion des plus sérieux pour peu qu'on leur explique comment s'en servir.

Nénesse ne vit pas la chose arriver tout de suite. D'ailleurs, c'est un peu la spécialité des Chimistes que d'arriver masqués. Un matin qu'il enfilait ses sabots, il ressentit une douleur au gros orteil de son pied droit. Une douleur si vive qu'il fit une chose inhabituelle: il ôta sa chaussette! Il voulait regarder ce qu'il pouvait bien se passer au bout de sa jambe, là-bas, au fond à droite. L'ongle avait réellement une sale allure. Blanchi, déchiqueté, soufflé comme du pop-corn, presque minuscule maintenant sur l'orteil qui avait enflé de manière alarmante et qui avait pris une belle couleur violacée. Nénesse retira la chaussette de l'autre côté, histoire de comparer. Les orteils du pied gauche étaient enflés eux aussi mais pas dans un état aussi étrange que ce qu'il pouvait constater à la droite de sa personne. Notons que les Chimistes n'avaient pas choisi particulièrement le côté droit de Nénesse. Ils avaient attaqué en aveugle. Disons que le côté droit avait une légère avance sur le gauche mais que, sous peu, les choses allaient s'équilibrer. Quand ce fut aussi douloureux à gauche qu'à droite, Nénesse qui déjà ne pouvait plus se déplacer sans pousser de lamentables gémissements, se résolut à visiter un médecin. Il prit un rendez-vous qu'il obtint rapidement, c'est-à-dire dans les six semaines qui suivaient. Durant tout ce temps, les Chimistes s'activèrent comme des diables.



Suzanne pour sa part était enquinée par les fourmis. À coup de balayette et de torchon, elle tentait de les chasser de ses placards, tiroirs, étagères et rangements. Cinq espèces de fourmis étaient mobilisées. Les représentants des Ingénieurs nous



firent savoir qu'un peu plus de quinze millions d'individus étaient au travail. Et franchement, c'était du bon travail. Suzanne devenait dingue. Dès qu'elle avait torchonné les fourmis dans le placard à casseroles, elles réapparaissaient dans le garde-manger avant de migrer sur le sol, sur les tapis, sur les murs, sur les photographies que le couple tenait accrochées aux murs. Et surtout, elles investissaient les pots de sucre, les paquets de gâteaux, la farine, les céréales. Elles boulotaient le plus qu'elles pouvaient, en emportaient une partie dans les profondeurs de leurs tanières et surtout, elles gâchaient irrémédiablement le reste en l'arrosant copieusement de ce venin que les hommes appellent acide formique et qui donne un goût franchement dégoûtant aux choses. Avec l'aide de Nénesse qui clopinait vaille que vaille, elle répandit dans toute la maison des volumes dangereux de cyanure de potassium, d'imidaclopride, de diméthylarsinate de sodium, d'acétamipride, de biocide cocadylate, de perméthrine, de fipronil, de spinosad, d'abamectine et de pas mal d'autres trouvailles destinées à éradiquer les fourmis... Sans grand résultat. Le premier à en mourir vraiment fut le chat du couple. Il le fit dans des douleurs affreuses. Il se roulait par terre, bavait, hurlait, et dans son agonie manqua de défigurer Suzanne à coups de griffes. Mais la femme reçut le coup de grâce et fit une subite et totale dépression le soir où, voulant se coucher dans son lit, elle vit qu'entre les draps s'étaient glissés des milliers d'individus à six pattes qui formaient un tapis brun, grouillant et menaçant. C'était réellement du très bon travail de la part des fourmis et surtout, un exemple inédit de coopération entre des espèces qui d'ordinaire ne se fréquentent guère et même, s'opposent et se battent parfois entre elles. Bien sûr, on dut déplorer la mort d'un peu plus de trois cent mille individus, mais le reste de la troupe avait dûment récupéré la nourriture qui s'entassait maintenant en quantités formidables dans leurs réserves. Le véritable trésor de guerre était constitué des trois kilos de fourmicide qui avaient été transportés et mis à l'abri dans une réserve secrète au milieu du jardin : « pour usage ultérieur » avait signifié le coordinateur des Ingénieurs.

Lors de cet assaut massif et victorieux, les Chimistes restés en réserve n'eurent presque pas besoin d'intervenir. Les immenses bataillons de bactéries capables de créer des désordres dans de vieux organismes rouillés comme ceux de Nénesse et de Suzanne restèrent au repos. Malgré tout elles se chargèrent des pieds du bonhomme, solidarité avec les champignons oblige ! Les deux jambes furent gagnées par une gangrène impossible à juguler. Nénesse fut bientôt amputé à droite aussi bien qu'à gauche. Il stagnait désormais à l'hôpital sans même avoir compris ce qu'il s'était produit.

Suzanne de son côté avait abandonné la maison du couple sur le mode du « je



retourne chez ma mère» ce qui n'était qu'à moitié vrai puisque la brave femme était décédée depuis bientôt vingt ans. En tout cas, elle s'était éloignée de sa maison de quelques centaines de mètres pour s'établir provisoirement dans celle de son enfance et ne revint chez elle qu'une seule fois. Mais elle n'aurait pas dû le faire!

En son absence les Ingénieurs Physiques s'en étaient donné à cœur joie: termites, bostryches, scolytes, capricornes des maisons, du chêne, du noisetier et asiatiques, charançons à bande, à étui, à points blancs, à écaille vertes, à rostre noir, à stries rugueuses, à trompe sillonnée et quelques autres encore qui voulaient être de la partie ainsi que des vrillettes, des cossus, des sirex, des xylébores, des abeilles charpentières et même quelques zeuzères du poirier qui firent le voyage depuis le bout du jardin convergèrent vers la maison de Suzanne et Nénesse... Aussi, lorsque Suzanne enficha la clef dans la serrure, tourna la poignée et au moment où elle crut qu'elle allait pousser la porte, elle eut la surprise de la voir s'effondrer devant ses yeux comme un rideau de poussière dégoulinant du ciel et se repliant sur lui-même. Elle poussa un cri – Suzanne fait partie de ces individus qui à défaut de réagir positivement face à une situation imprévue préfèrent pousser un cri – et recula de trois pas. Ces trois pas en arrière lui sauvèrent la vie car la maison tout entière s'effondra, dans un énorme fracas et un nuage de poussière qui se propagea jusque dans les rues voisines.

Et puis les semaines ont passé.

À la place de la maison, le couple de retraités a installé une caravane et ils espèrent qu'un jour où l'autre ils pourront rebâtir. Ils disent que ce sera en brique, en béton, en fer, en verre. Ils ont pris le bois en grippe! Nénesse est revenu de l'hôpital. Il reste toute la sainte journée sur un fauteuil à roulettes. Son seul exercice consiste à décapsuler des bouteilles de bières qu'il ingurgite sans interruption sauf celles, nécessaires, où il injurie Suzanne pour qu'elle aille fissa à l'épicerie renouveler le stock. Il semblerait que les bières qu'il consomme commencent à lui coûter à peu près la même chose que les produits dont il noyait autrefois son jardin. Autrefois, c'est nous qui buvions, désormais c'est lui. À la tienne Nénesse!

Le jardin a retrouvé une luxuriance des temps anciens. Plus de légumes de concours mais des herbes folles. Plus de fleurs d'élite au garde-à-vous sur des bordures tirées au cordeau mais des fleurs des champs poussant au gré de leur fantaisie. Quant à ce qui se passe en dessous... c'est une fête de chaque instant pour des centaines de milliards d'entre nous.

Le message est passé auprès de tous nos amis, croyez-le. Bien au-delà des 132m² de l'enclos de Suzanne et Nénesse. Le mycélium a véhiculé la bonne nouvelle à des distances considérables. Et puis, nous n'avons pas que notre trésor de guerre pour faire face aux risques d'une prochaine crise. Nous avons d'immenses compétences, notre imagination, nos capacités d'adaptation hors norme, notre nombre, une résolution sans faille. Sans compter notre mémoire, qui est longue.

Alors, vous avez compris? Il ne faut pas embêter nos jardins!



MON JARDIN D'HIER



L'ALLÉE BORDÉE DE NOISETIERS ET COUVERTE DE PETITS CAILLOUX BLANCS longeait la haute bâtisse grise dont les abords paraissaient déjà déserts. Le trot d'Éclair Blanc faisait jaillir sous ses sabots des éclats blancs qui se dispersaient pour laisser place à des traces de terre noirâtres. Ça déplairait au gouverneur Delille si jaloux de l'harmonie des allées de son domaine. Bien sûr, j'aurais pu laisser ma monture à l'entrée du parc dans l'écurie voisine du grand portail. Seulement, le temps pressait. Il fallait faire des réserves d'eau potable, barricader les fenêtres et les portes d'accès, sécuriser l'accès au pigeonier pour préserver nos réserves de moyens de communication et aussi de nourriture, déployer la poudre et les fusils. Enfin, organiser des postes et des tours de garde. Ni les traces relevées dans le coin de forêt que je venais de traverser, ni les signaux de fumée dans le lointain, ne pouvaient tromper un

trappeur expérimenté, et surtout pas Davy Crockett : les Cherokees, depuis peu sur le sentier de la guerre, préparaient leur attaque!

J'imaginai avec horreur la généreuse Madame Delille – elle qui était la bonté même – livrée sans défense à la cruauté des sauvages, tandis que sa fille, la charmante Mado, était enlevée à jamais à la civilisation! Et le gouverneur Delille, mortellement blessé, expirant dans l'incendie de sa forteresse!

J'allais oublier : rentrer le long tuyau de jet afin de pouvoir combattre de l'intérieur tout début d'incendie, et envoyer dès que nécessaire un appel à l'aide aux Tuniques Bleues du gouvernement.

En revenant de l'écurie, après avoir inspecté tous les abords de la haute bâtisse – allées, mais aussi portes d'accès, fenêtres, vasistas et soupiraux – je sursautai au bruit de forts crépitements. Heureusement, ce n'était qu'une averse violente, mais je bondis sur le premier perron venu : pas question de se laisser aveugler par l'épais rideau de pluie derrière lequel pouvait se dissimuler la progression insoupçonnée des premiers éclaireurs ennemis!

Les trombes d'eau dégagèrent apparemment le ciel pour plusieurs heures car un soleil éclatant apparut haut dans le ciel ; j'aurais dit à son zénith, ce qui aurait permis, du coup, à tout trappeur digne de ce nom de connaître l'heure exacte.

«David, où es-tu? C'est l'heure de rentrer à la maison!»

Mon sang ne fit qu'un tour: je me précipitai dans la direction d'où provenait l'appel de cette mère angoissée. Son enfant, sans doute, avait échappé à sa surveillance et avait pu s'éloigner, se mettant ingénument à la merci de quelque guetteur Cherokee... J'allais accompagner cette femme puisque, pour l'essentiel, le domaine du gouverneur était sécurisé...

La grande maison se trouvait dans une charmante campagne à l'ouest de la vaste et bruyante capitale. Sous sa haute toiture en tuiles brun orangé, une façade de crépi gris pâle et de pierres meulières s'agrémentait de fenêtres en ronde qui, alternativement, s'illuminaient d'or à l'aurore et au couchant. La haute bâtisse s'élevait au centre d'un grand jardin encadré de propriétés voisines, d'un portail ouvrant sur une rue paisible et à l'ouest, d'une sorte de petite falaise gagnée par la végétation. De là-haut, on pouvait longer une avenue et découvrir en se tournant vers l'est le vaste panorama de la lointaine capitale. Tout invitait, dans ce cadre bucolique, à la promenade, à la rêverie et à la douceur de vivre. De toutes les fenêtres du vaste pavillon, on découvrait un écrin de verdure. Devant l'entrée principale, en-deçà du portail, des parterres de roses délimitaient de généreuses pelouses inviolées.

La senteur des roses vous suivait dans les allées, avec d'un côté les massifs colorés et parfumés et de l'autre, les noisetiers qui semaient sous vos pas, en automne, les billes de leurs amandes savoureuses. À l'arrière de la maison, à la rencontre des marches montant du sous-sol et de l'escalier grim pant jusqu'à la cuisine, une petite place gravillonnée offrait, sous une tonnelle, des meubles de jardin pour une pause printanière ou automnale. Puis s'allongeait une grande pelouse semée de pommiers lourds de fruits et bordée de chaque côté d'une rangée de groseilliers et de poiriers aux fruits délicieux. Des bruits d'envols et de roucoulements provenaient du fond du jardin qui abritait un vaste pigeonier.

Madame A.D., la maîtresse de maison, était une vieille dame charmante qui ne semblait connaître de la vie et de l'humanité que le meilleur, et qui n'aurait su traiter ses hôtes qu'avec une extrême bienveillance. Ici, pas d'animal domestique, pas de chat ou de chien qu'on se serait abêti à traiter comme un enfant: mais des oiseaux à qui on avait offert un havre de vie ou de survie. Aux branches du pommier qui ombrageait la table de jardin, les oiseaux errants pouvaient trouver, l'hiver, abris et mangeoires garnies de margarine...

À se détendre à la belle saison dans ce jardin, on s'imaginait revivre avec Rousseau ses rêveries solitaires en un pays et un siècle de bien douces et bien généreuses Lumières.

Un soir de juin, au moment béni où la fraîcheur du soir succédait à la tiédeur du crépuscule... Une lampe de fortune accrochée au pommier éclairait vaguement l'approche de la pénombre. Sur la table, une rose oubliée épanchait son odeur entêtante et poivrée. Insensiblement, ma rêverie m'éloignait de mes sensations immédiates, et je la revis gracieusement penchée vers la fleur qu'elle cueillait puis, se redressant, altière, pour

l'ajouter à son bouquet. Comme cette courte robe échancrée ajoutait à la séduction de son visage délicatement hâlé de jeune vierge brune! Près de la volière, ses yeux dorés pétillant de malice, elle riait de l'émoi bruyant de ses pigeons à qui elle jetait, en cambrant sa taille fine, des poignées de maïs blond.

La douceur de l'air immobile et parfumé, le silence tout autour, l'éclat affaibli du couchant, la chaleur qui montait en moi jusqu'à enfiévrer mes joues, tout me rendait sa présence accessible, délicieuse et complice, dans ce lieu et cet instant magiquement empreints du charme de notre intimité paisible. Nous étions seuls, mon hôtesse et moi, à poursuivre nos rêveries respectives, assis près l'un de l'autre, à la table de jardin. J'imaginai son visage gagné par la rougeur que je sentais sur mes joues, et sa main ouverte abandonnée sur l'accoudoir du fauteuil voisin. Il suffirait de poser légèrement ma main brûlante sur la sienne, il suffirait d'oser. Hors de moi, j'avançai la main. Je me sentais comme à la fin d'une nuit d'ivresse où l'on n'a plus vraiment conscience de soi. À la seconde où j'allais devenir un héros stendhalien, un appel retentit, tombé d'une fenêtre du salon ouverte sur le jardin :

« Mado, veux-tu m'apporter mon coussin ? »

Je sursautai, me rejetant instinctivement en arrière et fermant les yeux. Quand je les rouvris, le fauteuil voisin était vide sous la faible lueur du quinquet suspendu. Rien ne semblait avoir bougé autour de moi, dans l'obscurité de la nuit maintenant tombée. Je me levai sans bruit, la tête encore brouillée de rêve déçu, saisis la rose épanouie sur la table et, forcément clandestin à cette heure tardive, m'éloignai en prenant garde de ne faire aucun bruit en foulant les petits cailloux de l'allée.

Lorsque j'atteindrai l'âge du gouverneur Delille – mortellement frappé au cœur, depuis bien longtemps, en conduisant une voiture – non par une flèche Cherokee, mais par un AVC – pourrai-je encore apercevoir du haut de l'avenue, un rectangle de verdure semé d'arbustes devant une haute maison à l'imposante toiture? Où auront alors disparu ces jours, ces saisons, ces voix, ces regards et ces visages oubliés? Du haut de la falaise débordant d'herbes folles, plus de parfum de roses épanouies, ni d'odeurs de pommes chues à terre, plus de feulements de pigeons, mais le spectacle mélancolique des portes et des fenêtres aux volets hermétiquement fermés. Ne revoyant plus jamais ce jardin à hauteur d'enfant, n'oublierai-je pas jusqu'à la solitude de mon enfance, vécue là dans un de ses théâtres les plus mémorables?

Ou bien quelquefois, relisant un roman découvert dans ma jeunesse, parfois déjà plongé dans une nouvelle intrigue romanesque anglaise, me sentirai-je à nouveau présent dans un fauteuil sous les branches du pommier, sous la tonnelle romantique ou même, dans l'odeur des roses, parmi les cailloux blancs d'une allée? J'espère alors avoir la présence d'esprit de m'éloigner sans bruit, pour ne pas faire fuir Mado et ne pas me réveiller, appesanti par les ans, dans une réalité désertée par le rêve.



MARGUERITE AU JARDIN



ÇA AURAIT PU ÊTRE CELUI-CI, TOUT CHEVELU DE BROUSSAILLES, IMPÉNÉTRABLE ou celui-là en pente douce rocailles et fleurs en bouquets, tulipes daphnés et ancolies.

Il ne sait plus si c'était dans cette rue. Mais elle n'aurait jamais laissé les broussailles s'emparer de son domaine et n'aimait que les fleurs sauvages, celles qui s'invitaient sans prévenir.

Jules a l'âge des petites enjambées, de la canne méticuleuse qui chasse les pierres devant lui pour ne pas trébucher. Il a aussi celui des souvenirs et parfois des regrets.

Il descend vers le ru dont il a oublié le nom.

Depuis qu'il est revenu sur les pas de sa vie, il a erré un peu, cherché sans savoir quoi et puis un soir en rangeant des papiers il a retrouvé ses lettres. Des lettres de parfum et de fantaisie. Elle écrivait à l'encre violette et marquait les pleins et les déliés avec l'application d'une bonne élève... ce qu'elle était certainement. Le tampon de la poste s'effaçait doucement comme viennent les douleurs, discrètement. La signature, gracieuse, dansait sur le bas de page. Marguerite avait vingt ou vingt et un ans au temps de cette correspondance. Jules mit du temps à revoir ses mèches auburn, ses sourires souvent moqueurs, ses mains surtout lui revinrent: de longs doigts agités quand elle parlait de tout son corps. Il a eu besoin de savoir ce que leur histoire avait laissé sur son visage, les lignes de son corps et sans doute espérait-il la joie de retrouvailles. Oserait-il la serrer dans ses bras et dire à son oreille que la vie reprend là pour eux?

Au virage un enfant le frôle sur sa bicyclette en klaxonnant, se retourne et avant d'avoir pu freiner disparaît dans le fossé. Jules a juste la force de remonter le gamin qui fait le bravache avec son vélo désarticulé dans les mains. «Tu es sûr que tu n'as pas mal? Tu veux que je t'accompagne?» Mais le même le toise «Chez les Muller on s'plaint pas!» Jules part d'un grand rire qui le fait un peu tousser. L'intrépide a déjà filé. Et c'est là que son nom lui revient «Muller»! Elle s'appelait Marguerite Muller!

Dans ce village en fond de vallée il avait passé quelques mois, six peut-être huit. Ses études finies il avait cherché un emploi d'apprenti chez un charpentier. Il s'était ennuyé avait saboté le travail s'était fait renvoyer mais il avait aimé les soirées d'été les chants d'oiseaux les beuveries au café et la peau de Marguerite.

Il reconnaît cette ruelle acrobatique qui tire quelques touristes vers le pigeonnier et les ruines d'une tour de guet. Il croit reconnaître ces odeurs de terre et de genièvre. Il revoit

les cavalcades jusqu'au ruisseau où l'on se jetait tout habillé quand la chaleur devient trop forte.

La rue se fait plus pentue. Jules s'agrippe à sa canne. Il s'attarde devant les forsythias et les lilas fanés.

Ce jardin-là aurait pu être le sien ? Non trop de vases, de pots, de parterres arrangés et celui-ci pas plus. Il a beau chercher le parfum de ses lettres, son nez fatigué de tabac ne lui sert à rien. À droite devant une bâtisse aux ouvertures timides s'étend un jardin d'ombelles et de pavots mauves. Ce pourrait être ce jardin... Jules hésite mais ce n'est pas ici qu'ils ont croisé leurs doigts, emmêlé leurs cheveux et leurs sueurs, chuchoté leurs secrets et leurs promesses. La maison était tassée et prudente comme leurs gestes et craquante du bois qui la bardait.

Jules aperçoit la place au loin avec ses tables éparpillées sous les platanes, quelques joueurs de boules et la camionnette du boulanger. Son auvent de tôle soulevé abrite deux commères enfarinées du pain de deux livres qu'elles chahutent à trop gesticuler. Le gosse est là aussi face à un homme tout en muscles qui le rudoie. Le vélo disloqué est couché sur le goudron. Les vieux assis à la table la plus ombragée crient quelque chose au gaillard qui secoue l'enfant à lui en décrocher les bras. Jules presse le pas.

Essoufflé, un peu rouge, il apostrophe l'homme « Il est tombé, c'est un peu ma faute ». Le gamin en profite pour filer. L'homme lui tourne le dos et part en maugréant.

« Vous en faites pas monsieur, de toute façon il aurait essayé de taper dessus. »

« C'est une brute. » Puis oubliant l'inconnu ils semblent reprendre des palabres quotidiennes.

« C'est elle qui faisait tourner la maison, lui c'est un bon à rien. Toujours à cavalier à droite à gauche. Quand il revenait elle le prenait dans ses bras pour le consoler. Tu parles d'une brave femme! »

Les trois vieux n'en finissent pas de déverser leur bile. Jules n'en revient pas que ces trois-là, l'âge accroché aux cernes, aux mains tavelées, aux dos voûtés vocifèrent ainsi. L'un deux lance « Il a usé sa mère et puis sa femme ». Il crache et reprend « Un bâtard ! Ça donne rien de bon. »

Jules commande un jus de fruit. Il se dit que ces hommes ont son âge mais bon sang ce qu'ils ont l'air décatis et mauvais. Il leur offre malgré tout une tournée.

À leur façon de parler il pourrait presque remettre des noms sur leurs visages. Ceux-là sont ancrés dans ce pays depuis leur naissance et l'histoire du village s'écrit au fil de leurs apéritifs, parties de belote et après-midi paresseux. Les verres défilent. René, yeux tout délavés et maïs au bec, se souvient d'une virée qui s'était terminée dans le ruisseau. Il avait déjà cette voix de stentor se dit Jules. Les deux autres se rappellent vaguement d'un bal, d'une voiture dans le fossé et d'une nuit au poste. Jules rit aux éclats : c'est bien ça ! C'étaient eux les chauffards ! Il en était sorti indemne et les deux autres s'étaient endormis dans la voiture bancale à moitié renversée.

Mais ce n'est pas pour ça qu'il est venu. Ces souvenirs ressemblent à des milliers d'autres. Il commence à s'ennuyer.

« Et Marguerite? Vous vous rappelez d'une certaine Marguerite? » Jules a lancé l'appât il attend que ça morde.

Les trois se regardent et d'un coup l'âge les reprend. Ils se taisent et crachotent dans des mouchoirs crasseux. « Vous savez, Marguerite Muller? » D'un geste de la main, comme pour chasser les mouches, René se lève et clopine jusqu'au soleil. Dans la lumière ses yeux sont presque noirs, fendus à peine, venimeux. Les deux autres rangent leur tabac, attrapent leur chapeau et quittent l'ombre d'un pas de vieillards.

René, revenu sur ses pas, lui crache au visage « Ben mon cochon! C'était donc toi! Tu manques pas de toupet de revenir ici! » Il le toise et Jules le sent prêt à frapper. Il se dit que celui-là a l'alcool mauvais.

Jules longe le ru où plongent quelques jardins. Au détour d'un bras du cours d'eau il trébuche, se retient au tronc d'un saule. Devant lui, un jardin couvert de pissenlits et renoncules dorées, lumineuses. Roses trémières roses et mauves enserrant la maison, des lilas fleurissent encore à l'ombre et l'air sent l'herbe cuite. Au milieu trône un pommier couvert de lichens et sous l'arbre une chaise rafistolée et bancale sur laquelle se tient légèrement courbée une femme auréolée de cheveux blancs. Dans la poche de son tablier elle cache à demi un chaton que le gamin au vélo caresse un peu brusquement. « Doucement! Il est fragile. »

Cette voix Jules la reconnaît entre mille.



JARDINS OUVRIERS



DE LÀ-HAUT, DU PETIT ZINC DE Balsa où L'ON EMBARQUE SON ENFANCE, vers la cinquantaine, sur les ailes de la mélancolie, on n'entend plus rien des bruits de la ville. Ses vaisseaux de béton : tout juste des chiures de mouches sur la mappemonde. On n'a plus le temps, on veut savoir, la vie, le sens des choses, ce qui tient les étoiles et si l'on ne s'est pas trompé de combat.

Le siècle, on l'a passé à arpenter la ville, entrelacs des immeubles, long lacis gris du bitume et des manifs, tache scintillante des néons, orage des colères, on a griffé les murs de nos enthousiasmes et de nos révoltes, rempli l'effrayant silence du monde avec nos cris, avec nos chants – ô le chant insolent de la jeunesse, comme il nous faisait battre le cœur...

Mais la mécanique bricolée du coucou d'emprunt sent la déglingue, ça tangué dans la carlingue, le vent nous porte vers le loin, on dérive. On se pose comme on peut sur un terrain de fortune. En plein champ ou c'est tout comme. On se croit perdu, on est au bout du monde.

Alors une voix très lointaine nous murmure à l'oreille une ancienne chanson. Qui parle de la terre, des remuements de terre sous les étoiles, des grands charrois de fumier et de feuilles dans l'à peine avouable du sol. La vie ! On était parti pour une croisière glorieuse et arrogante, on connaissait les mots, on maniait les certitudes, on poussait la porte du paradis... Et l'on est là, hébété, appuyé contre des tôles d'où l'eau coule patiemment vers des gamelles rouillées, de la boue plein les godasses.

Il faut du temps pour s'y résigner. Et c'est d'abord une chanson qui vient sur les lèvres, une berceuse dont les bribes remontent de l'enfance. La voix de la mère car tout nous vient par elle. Des images anciennes surgissent, le bleu de la lessive et le grand baquet du ciel de mai, la splendeur torse des agates et le dédale coloré des poireaux et des fraises, le tablier ravaudé de la grand-mère et le rafistolage métallique des cabanes que ferme à peine un mauvais cadenas.

Et la peine des hommes, la sueur qui coule dans le cou, dans le dos, colle la chemise sur la peau et la cigarette sur les lèvres, la fatigue qui nous jette tout debout dans le sommeil avant, un jour, qu'on tombe pour de bon. Et là-dessus, très fort à nous nouer la gorge, à nous fouailler le cœur, quelque chose d'indicible qui nous vrille et nous terrasse et ressemble très fort à ce qui vaut d'être vécu.



LA GOLDEN



... **ET** VOILÀ LA COMMISSAIRE GOLDEN DÉCIDÉE À REPRENDRE L'AFFAIRE. Depuis le début. Le grand poirier a tranché. La première conclusion : le liquide rouge sur les épinards n'est pas du jus de tomate – puisque la récolte des tomates a lieu l'été. La Golden s'éponge le front, pose un pépin sur le menton. Un assassin dans l'ombre du jardin, monologue-t-elle. Elle s'approche des épinards, les scrute avec une loupe d'inspection. Sa loupe chérie qu'elle a dénichée au marché

de Barbès pour une bouchée de pain. Malgré le froid, ses mains ne tremblent pas. Elle sort son Canon SX430 IS, mitraille, prend de gros plans. Elle ne jurera pas sur la netteté des photographies. Un souci de myopie. Œil droit : moins six virgule cinq. Œil gauche, secret médical.

Les carottes respirent encore. Les poireaux sommeillent. Mais les brocolis inquiètent la Golden. Des traces de sang. Liste des premières victimes : les légumes verts (épinards et brocolis).

La commissaire Golden interroge courges, citrouilles et potirons. La complexité de leurs réponses relève d'un méli-mélo insoupçonné. Tant de bordel à la fois, exaspère. Golden se met en rogne. Nom d'un chien, c'est quoi ces conneries ? Les légumes insistent sur le fait – bras croisés sur la poitrine – qu'ils distribuaient le courrier au moment du crime, et à la remise des cartes postales, les iris nains avaient chanté si fort qu'aucun témoignage n'était possible. Rien entendu. Atrociement décousu, marmonne la commissaire Golden. Ces légumes se foutent de moi !

Bloc-notes en main, elle croque au stylo bic fruits et légumes. Clémentines, grenades et ananas ont la banane. Les oranges savent se montrer pulpeuses. Elles se pressent d'afficher leurs belles écorces. La mâche bombe le torse. Les coups de stylo s'accroissent, un monde se crée. Trois heures du matin. De fins flocons de neige nappent le jardin. La Golden bâille à faire tomber le ciel. Elle se racle la gorge et chantonne « *singin'in the rain* ». Son chien lui manque. Il a fugué la semaine dernière et n'est toujours pas revenu au bercail. De temps en temps elle l'emmène flairer ses affaires.

La moitié des étoiles descendent dans l'arène. Une dispute. Des relations complexes avec le cosmos. La Golden exige un cessez-le-feu sur-le-champ car cette guerre complique son enquête.

– Vous m'avez déjà fait le coup huit fois, ça suffit, sans blague!

Là-dessus, la commissaire se mord la langue et avale une grosse rasade de whisky.

Elle dresse l'inventaire des idées qui lui viennent: l'assassin a un faible pour les légumes verts mais les poireaux le laissent de marbre. La Golden se mord la langue une seconde fois. Elle se dit que, franchement, ses compétences laissent à désirer. Ses parents ne valent guère mieux. La mère, hystérique. Le père, une poule mouillée. Elle s'arrête de réfléchir, allume une clope. La nuit, noire comme du cirage, enveloppe le jardin. Des chiens aboient, à perforer les tympanes. Golden pense à Faucon – son chien disparu. Elle passe une main dans sa chevelure rousse, s'imagine des retrouvailles joyeuses.

La cigarette lui donne une véritable personnalité. Ses mouvements expriment une ferme résolution. À ses débuts, elle crapotait.

Le travail la contrarie. Cette nouvelle énigme la dérouté. Une calamité. Elle rêve d'une gomme miraculeuse. Effacer. Effacer ses insaisissables doutes.

– Je dois m'endurcir.

Accompagnée de cette lamentable tristesse, la Golden relève sa robe en laine, baisse sa culotte et pisse au pied du pommier.

Son ventre se dégonfle. Elle se sent plus légère et regorge de défenses physiques. Une nouvelle Golden est née. Elle exécute triplettes sur triplettes, pas chassés, déboule, déboule, déboule... Emportée par une énergie céleste. Ombre et clarté, liberté: l'ambitieux dessein de la danse. Pleine possession du corps, de l'espace. Les sissonnes résonnent, traversent le temps.

Elle n'a plus sommeil. Elle se laisse bercer par des rêveries, se veut Golden volante, Golden pirate, Golden insouciante. Le public lui attribue le joli surnom de «Notre-Dame-des-camélias». Elle fait la révérence aux Fleurs du bien, embrasse les légumes et salue les fruits d'un geste de la main. Elle s'étire, se frotte les yeux. Non. Tout ceci n'est pas le fruit de son imagination.

Elle se pince, frise sa moustache. La moustache, au pays des Golden, est signe de grande beauté.

La lumière voyage, s'étale autour d'elle.

Elle n'ira pas plus loin dans ses recherches et décide de mettre un terme à sa carrière. Dès le lever du soleil, elle rédigera sa lettre de démission.



DANS MON JARDIN D'ENFANCE



Étale sa lumière de friche verte
Laisse son ombre briller sur ta douce perte
Le temps doux apaise les blanches lumières
De la tombe de ton jardin vêtu d'hiver



Le voyage forge l'esprit et raffermi
La jeunesse gronde clame mots interdits
De ce temps d'avant que je réfute au temps
Me souviens de ce tendre et doux jardin d'antan



Les fleurs de son étal brillent de mille façons
La lumière s'effrite et mêle à foison
La palette de l'arc-en-ciel lueur panachée
De ce jardin à l'aube de printemps mêlé



Les odeurs les parfums fument et respirent
Cette clameur dont l'écume fait son soupir
En son sein germe le bonheur la renaissance
Tendre jardin aux musiques de plaisance



Vient la chaleur à la vie de la pierre braise
Que le vent étale de triste larme glaise
La lumière fine et claire brille nette
Dans le jardin d'été où chante le poète



Échappées d'entre les allées les mélodies
Douce et belles de cette prairie rythmée
De musiques de couleurs chinées nacrées
D'un jardin tacheté de belles herbes folles



En son cœur gît parmi le jasmin doux
Au fin fond de sa mémoire une tombe
Que le temps laisse choir comme de la gadoue
Dans ce jardin d'automne que les feuilles inondent



GONZESSE AU JARDIN, NUE

J'ai toujours rêvé d'écrire un pastiche du titre du livre *Bonzesse au jardin nu* (Éditions Moundarren) et voilà que Régine m'en donne l'occasion, avec le thème *Au jardin...*

Alors au jardin j'y vais, ce jour de la Saint-Valentin-Vingt-Et-Un !

Puisque nous fêtons l'amour, le velours et les résilles, les danses sous les branches basses, je me suis dit Osons. Allons voir du côté des liserons.

Le seul souci, ce dimanche 14 février, c'est qu'il gèle, les fleurs d'artichaut font grise mine, le bourgeon au bout de mon pied de figuier est flétri et mes giroflées, qui commençaient à fleurir, ne font plus du tout Olé! Des liserons, point...

Sur l'herbe, un reste de neige.

Je ne t'ai pas encore aperçu et m'inquiète. Moins six degrés!

Je préfère ne pas savoir où tu as passé la nuit, dans quel giron bien chaud.

Pour ton petit-déjeuner, j'ai préparé tes cookies préférés, avec de la poudre d'amande et des noisettes concassées.

Pour t'attirer, que tu reviennes, c'est en nuisette rouge que je me promène dans la maison, que je surveille le manège des poules d'eau de la mare.

Pour te plaire: pompons aux socquettes, barrette d'enfant, accroche-cœur et flonflons. Je chante. Et si tu ne venais pas?



Te voilà! Tu acceptes mon biscuit, ton œil sur moi et... tu files avec.

Tu reviens picorer: une miette de cookie, une miette de neige, au bec.

Je le savais que le rouge te plairait! À moi le satin, à toi le duvet.

Si j'entrouvais ma fenêtre, rentrerais-tu?

Des éclats de chocolat au lait te plairaient?

J'ai posé une demi-mandarine sur l'herbe, pour ta soif.

D'un petit bond, te voici sur le muret voisin.

Tu caches ton plastron pourpre.

Tu me fais te désirer...

Le lendemain. Une tache orange sur le compost.
J'enfile une doudoune. Entre le marc de thé, tu gis là,
inanimé.

Quoi? Pas question!

Dans ma paume, je t'insuffle de l'air chaud.

Je te couve comme on couvrirait un feu.

Je tente l'impossible bouche à bec, délicatement.

Soudain, ta petite paupière frissonne, se soulève...

Je cours en te pressant contre moi jusque dans mon lit.

Et nous nous endormons ensemble, dans de petits tressautements joyeux.

Dans la nuit, un charivari étouffé, de petits coups de griffes contre mon cou...

Au matin, des plumes pourpres sur ma taie. Est-ce la chatte qui?

Mais non, tu souris, tu surgis, ta tête rousse hors du lit. Quel drôle d'oiseau!

Quand je me regarde dans la glace, je ne reconnais ni mon corps, ni le tien...



Les fièvres de février finies, sortons au jardin, nos deux mains en l'air suspendues,
les yeux dans les yeux comme des mariés de l'année.

Foulons jonquilles à foison, écrasons primevères.

Le givre qui masquait les herbes s'en est allé et j'ai faim.

Un parfum de miel... Je lève la tête: un essaim?

Toi et moi, nous nous aimerons toujours...

Ce printemps au moins!

